

Le passant de Vienne

ROMAN / CHRISTIAN MILLAU

Un certain Adolf

éditions du ROCHER

ROMAN

LE PASSANT DE VIENNE

DU MÊME AUTEUR

Les Fous du palais, Robert Lafont,1994, prix Rabelais.
Au galop des hussards, de Fallois, 1999, Grand prix de l'Académie française de la biographie, prix Joseph Kessel.
Paris m'a dit. Années 1950, fin d'une époque, de Fallois, 2007.
Une campagne au soleil, de Fallois, 2002.
Bons baisers du Goulag, Plon, 2004.
Commissaire Corcoran, Plon, 2005.
Dieu est-il gascon ?, Le Rocher, 2006.
Le guide des restaurants fantômes ou les Ridicules de la société française, Plon, 2007.
Dictionnaire amoureux de la gastronomie, Plon, 2008.

CHRISTIAN MILLAU

LE PASSANT DE VIENNE

Un certain Adolf

roman

éditions du ROCHER

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
© Éditions du Rocher, 2010.
ISBN : 978-2-268-06927-2
ISBN pdf : 9782268094014

À la Vienne que j'aime.

« La question n'est pas de savoir
ce qu'Adolf Hitler a fait de nous,
mais ce que nous avons fait de lui. »

Arthur Seyss-Inquart,
septembre 1946

Avocat viennois, conseiller d'État, successeur, pour quelques heures, du chancelier Schuschnigg, Arthur Seyss-Inquart fut finalement nommé par Hitler, le 15 mars 1938, trois jours après l'arrivée de la Wehrmacht, gouverneur de l'Autriche, avec le grade de général SS. Commissaire du Reich dans les Pays-Bas en 1940. Condamné à mort à Nuremberg le 1er octobre 1946. Exécuté par pendaison le 16 octobre 1946, à trois heures et quart du matin, par Johann Reichhart, ancien bourreau officiel du IIIe Reich, ayant, à son palmarès, trois mille cent soixante-cinq exécutions.

Préambule

ARTHUR SEYSS-INQUART
« Mein Führer, quelque chose ne va pas ? »

8 avril 1938
Hôtel Impérial, Vienne

Respectueusement, je m'enquiers : « Mein Führer, vous avez l'air préoccupé. Quelque chose ne va pas ? »

Près de moi, Heinrich Himmler vient de fermer lui-même la fenêtre qui donne sur le balcon de la suite impériale, au premier étage, où le Chancelier vient de terminer un bref discours à l'adresse de la foule massée sur le Ring. C'est sa dernière intervention avant le plébiscite. Après avoir parcouru le pays pendant huit jours de long en large à haranguer les foules, il a de bonnes raisons d'être fatigué mais je ne lui avais encore jamais vu cet air absent, lui qui est toujours prêt à sortir de sa boîte comme un diable. Il n'a même pas agité les bras quand il a conclu son allocution : « Demain, vous allez proclamer votre amour pour la Mère Patrie. Personne ne pourra jamais diviser à nouveau le Reich allemand dont vous êtes les fils et les filles. »

Himmler se tient raide et semble attendre les ordres. Ce type, je ne l'aime pas trop. Il ne rate pas une occasion de faire allusion à mon adhésion tardive au parti national-socialiste et à mon projet avorté d'un État autrichien nazi mais indépendant du Reich allemand. Avec sa tête de fouine, son regard fuyant derrière son pince-nez en métal, le Reichsführer de la SS, chef de toutes les polices, ne m'inspire aucun excès de sympathie. Il y a en lui un fond de vulgarité qui surprend quand on sait qu'il appartient à une bonne famille catholique et que lui-même est le filleul du prince Heinrich de Bavière. Il est vrai qu'il a été marchand d'engrais avant de rejoindre Adolf Hitler et de prendre la tête de la Gestapo. Il lui en est resté quelque chose. Son habitude de raconter des histoires soi-disant drôles qui font évidemment s'esclaffer son entourage est vraiment pénible. Ma regrettée mère ne l'aurait jamais reçu à la maison.

Mais il faut lui reconnaître un mérite : c'est un homme diablement efficace. Quand il prend les choses en main, il ne les lâche pas.

La semaine dernière, nous sommes allés tous les deux jusqu'au vieux palais Rothschild, dans le III^e^ arrondissement. Himmler y a mis en place un SS Oberstürmführer, d'une trentaine d'années, qui m'a fait une très bonne impression. Cet Adolf Eichmann est exactement l'homme qu'il nous faut. Il est en train de réussir ce que jamais personne n'avait pu faire : non seulement se débarrasser des Juifs mais les faire payer le plus cher possible. Tout à sa tâche, à la tête du Bureau central pour l'immigration juive, il dirige un peu son affaire comme une agence de voyages. Les formalités sont réduites au minimum et l'on ne perd pas de temps. Le Juif prêt au départ se présente, fait connaître son intention et reçoit un passeport sur lequel il est écrit :

« Vous avez quatorze jours pour quitter le pays, faute de quoi les autorités décideront du sort à vous réserver. »

Chaque émigrant laisse évidemment ses biens qui seront judicieusement redistribués, soit à l'État, soit à des citoyens particulièrement méritants. Il peut emporter avec lui trente Reichsmarks au maximum. Tout cela se déroule dans une atmosphère paisible et de parfaite civilité qui contraste avec les débordements du mois de mars où, le lendemain même de l'arrivée triomphale de la Wehrmacht, on a vu des groupes inorganisés, composés de membres de mon cher parti nazi autrichien mais aussi de gens du quartier, sortir, sous les applaudissements, des Juifs de leurs maisons, les forcer à barbouiller de peinture jaune leurs propres boutiques ou à se mettre à quatre pattes pour frotter les pavés et même, m'a-t-on rapporté, ramasser leurs ordures à la petite cuillère.

Tous trois, bien qu'éprouvant de la compréhension et de l'indulgence envers ce qu'il faut bien appeler un excès de zèle, nous tombons d'accord pour dire que rien d'efficace et de durable ne se fait dans le désordre et l'improvisation. Eichmann, avec son sérieux et son application à régler les moindres détails, est l'exemple même de ce que doit être un bon serviteur du Reich allemand.

La rue n'est pas là pour défiler mais pour acclamer les défilés.

Cette formule, assez heureuse je crois, qui me traverse l'esprit, me ramène à ces journées inoubliables, vécues aux côtés du Führer. Ah ! ce lundi 14 mars quand, précédé de son escorte motorisée, Hitler, debout dans sa Mercedes, pénétra dans Vienne, comme dans une femelle en chaleur, au milieu des acclamations et des hurlements de joie… J'ai encore dans les oreilles la vibration de cette foule éjaculant son bonheur et, devant les yeux, les visages de

ces jeunes filles et de ces femmes se tortillant de plaisir. Et le lendemain, cette folle matinée sur la place des Héros recouverte d'un tapis vivant de deux cent cinquante mille… peut-être trois cent mille Viennois, peu importe… on ne compte pas les grains de sable d'une plage inondée d'un flot d'amour… qui tendaient le bras vers leur héros. Oui, bien sûr, il y avait des hommes en uniforme et des brassards à croix gammée mais le Viennois que je suis et qui connaît chaque recoin de sa ville peut jurer que jamais ouvriers et bourgeois, petits commerçants et étudiants, bleus de chauffe et soutanes, pauvres et riches ne s'étaient retrouvés comme ce jour-là soudés les uns aux autres.

J'imagine ce qu'a dû, en ce moment, inscrit dans l'Histoire des dieux, ressentir le Führer. Le même homme qui, il y a trente ans, errait dans la ville comme un clochard, à la recherche d'un banc où dormir. Ce matin, en sortant à ses côtés de l'hôtel Impérial, il m'a fait cette émouvante confession en désignant le tapis rouge qui traverse le hall jusqu'à la rue :

« Quand j'étais jeune homme, je passais souvent devant cet hôtel et pas une fois je n'ai osé entrer. J'en avais les jambes coupées. »

L'air sombre, Hitler s'assied dans un des grands fauteuils dorés qui meublent le salon et je n'arrive toujours pas à comprendre ce qui a bien pu se passer tout à l'heure pour le mettre dans cet état.

Je répète ma question : « Mein Führer, si je puis me permettre : quelque chose ne va pas ? »

Sans même jeter un regard sur notre groupe qui, à distance respectueuse, fait cercle autour de lui, il lance sur un ton agacé : « Aucun de vous n'a donc remarqué que derrière la double haie de SS qui barrait l'avenue, il n'y avait personne ? Enfin, presque personne, comparé à la